

Nous avons indiqué la tendance du livre. Empressons-nous d'ajouter que le récit est d'une parfaite objectivité, qui traduit la vérité sans phrases, tant les faits parlent d'eux-mêmes en faveur de nos ancêtres et de la cause qu'ils défendaient, c'est-à-dire la sauvegarde de leurs libres institutions et la défense de leur indépendance.

Ce récit est fait surtout à l'aide de *mémoires et de chroniques* des contemporains. C'eût été un peu exclusif et peut-être un peu dangereux, si l'auteur ne s'était servi également des recueils modernes de documents officiels et n'avait utilisé un assez grand nombre d'ouvrages parus en ces dernières années.

Le livre peut donc se lire en toute sécurité, comme il se lit avec un réel agrément. Il est la digne continuation de celui de M. Hanus, et comme ce dernier, mérite d'être entre les mains de chacun. L'un et l'autre sont riches en utiles leçons de patriotisme et bien propres à entretenir en nos cœurs une légitime admiration pour les grandes qualités qu'à côté de quelques défauts nos ancêtres ont su déployer dans leurs combats pour la bonne cause de la liberté politique et de l'indépendance nationale.

F. Magnette.



L'an quarante

Je m'en moque comme de l'an quarante!...

Qui de nous n'a jamais eu l'occasion d'entendre cette expression de « Je m'enfichisme », même sous des variantes sensiblement grossières? Cependant bien peu en connaissent l'origine. Un journal rappelait naguère l'explication de LITTRÉ, qui prétend que ce fut jadis un dicton employé par les royalistes, pour exprimer qu'on ne verrait jamais l'an quarante de la République. LAROUSSE affirme aussi que l'an 1840 devait, d'après une croyance, être marqué par la fin du monde. Il y eut bien alors une révolution, mais loin d'être la fin du monde, ce devait être une rénovation sociale, politique et économique.

Cette interprétation nous paraît trop moderne et même peu explicite, car c'est un danger couru et non à courir qu'ordinairement on se permet de narguer.

D'ailleurs, nous croyons qu'il faut remonter beaucoup plus haut, sans aller jusqu'à l'an quarante avant Jésus-Christ, ainsi que font d'aucuns pour mieux renforcer peut-être leur optimisme ou leur confiance.

L'an 1740, tout le monde le sait, fut une année excessivement rigoureuse. Tous les annalistes ont tenu à en laisser le souvenir à leur postérité. Le récit qu'en fait le greffier de la cour de justice de la Ville haute de Charleroi, Lambert Molle, n'intéresserait guère que les Carolorégiens, si, à la fin, on ne lisait cette remarque qui vient singulièrement à l'appui de notre opinion: « On m'a dit, » ajoute le greffier, que les ans quarante des siècles antérieurs » ont esté à peu près de la même trempe; ceux qui liront ceci

» dans le siècle prochain, pourront se précautionner, en attendant l'an de grâce de mil huit cent quarante » (1).

Il importe donc de voir dans les temps passés, si la frayeur de l'an quarante se justifia et dans quelle mesure, par les événements.

Dans les « *Fastes de Calamités publiques* », publiés par LOUIS TORRS, on peut retenir les épidémies de 1046, la peste noire de 1340, la famine de 1437 à 1440, suivie du froid rigoureux de 1445, la peste de 1625, qui ne s'éteignit que par soubresauts, jusqu'au seuil de l'an 1640. Ces dates ne peuvent-elles prêter, pour des esprits prévenus, à de singuliers rapprochements ?

En effet, pour les 11^e, 14^e, 15^e et 17^e siècles, les années se rapprochent singulièrement de l'an 40, et ont pu, à quelque distance, être identifiées avec une date fatidique. Si on remontait plus haut, on trouverait aussi l'an 840, époque de la mort de Louis-le-Débonnaire, dont les conséquences devaient être considérables. Sans doute, il serait puéril de chercher à démontrer que l'an 40 de chaque siècle fut désastreux, car, à moins d'être superstitieux, comme les peuples ignorants de l'antiquité et du moyen-âge, force est d'avouer qu'aucune raison ne justifiait un cataclysme ou un malheur plutôt alors qu'à un autre moment.

Toutefois, on pourrait se demander si, de même que le chiffre 7 dominait toutes les conceptions mentales chez les Assyriens et chez tous les peuples qui subirent l'influence de ce peuple, le nombre 40 n'a pas, à son tour, dominé durant le moyen-âge. En d'autres termes, 40 serait devenu un nombre fatidique, comme 3, comme 7, etc.

Il est, en outre, incontestable que l'humanité est ainsi faite qu'il lui faut du merveilleux, à tout prix. Les plus acharnés démolisseurs de la prétendue légende des terreurs de l'an 1000, reconnaissent néanmoins que la croyance au millénaire de l'Apocalypse ou à une catastrophe possible a pu peser à certains moments sur la pensée humaine (2). Serait-il donc illogique d'imaginer que la superstition ait constamment reculé de siècle en siècle la date à laquelle devait se produire un événement considérable ?

(1) ARCH. DE L'ÉTAT, A MONS. *Registre aux transports de la haute et foncière Cour de la Ville haute de Charleroi* (24 décembre 1740).

(2) DOM FR. PLAINE : *Les prétendues terreurs de l'an mille*, dans la *Revue des questions historiques*, t. XIII, p. 158 ; FRÉDÉRIC DUVAL : *Les terreurs de l'an mille*, p. 90 (Collection « Science et Religion », n° 467).

Ici nous nous aventurons sur un sol qui n'a pas encore été défriché, car bien qu'il ne faille jurer de rien, comme dit Alfred de Musset, la question n'a pas encore été, que nous sachions, abordée par les folkloristes : raison de plus pour exiger d'un écrivain une certaine réserve et pour que celui-ci réclame l'indulgence du lecteur.

Mais aussitôt que l'attention a été sollicitée par l'importance du nombre 40, on le voit foisonner dans les textes et on ne peut supposer que ce soit un pur effet du hasard. Rappelons en effet, que le nombre 5040, avait une grande importance pour Platon (1). Dans le monde germanique, les assemblées présidées par le Comte revenaient toutes les six semaines (2).

Mais c'est dans les fondements de la religion chrétienne qu'on trouve le plus de traces de ce nombre.

C'est d'abord au bout de 40 jours que Noé ouvrit la fenêtre faite à l'arche et qu'il envoya dehors le corbeau. Puis il attendit plusieurs fois 7 jours. Les eaux ne se retirèrent qu'après 600 jours. (15 fois 40 jours) (3).

C'est 40 ans que Moïse resta dans le désert, c'est 40 jours que Jésus se laissa tenter, c'est 40 heures qu'il resta au tombeau et c'est aussi 40 jours après sa résurrection qu'il monta au ciel. Faut-il être surpris dès lors que, sur des populations éprises de foi ardente, ces caractéristiques du nombre 40 aient laissé des traces profondes ? L'Eglise catholique a du reste conservé les Prières de XL heures « faites devant le Saint Sacrement, pendant un jubilé, dans une calamité publique, à certains temps de l'année, en expiation des offenses faites à Dieu ».

Sans prétendre avoir épuisé la matière, nous énumérerons, sans ordre et un peu au hasard, les différentes circonstances où nous avons trouvé mention du nombre 40. Qu'on n'oublie pas que nous avons simplement l'intention d'apporter des documents à une question encore en gestation !

Suivant les prétentions du clergé au sujet du droit d'asile, un rayon de 30 à 40 pas autour de l'édifice doit être regardé comme inviolable (4).

(1) PLATON : *Les Lois*. Traduction de V. Cousin, l. V, p. 278.

(2) VANDERKINDERE : *Introduction à l'histoire des institutions de la Belgique*, page 74.

(3) F. LENORMANT : *Histoire de l'Orient*, 9^e édit. t. 1^{er}. *Les origines, les races et les langues*, p. 13.

(4) ALLARD : *Histoire de la justice criminelle au XVI^e siècle*, p. 210.

Quand un seigneur tenait un fief enclavé au milieu d'une terre étrangère, le seigneur du château ou du donjon jouissait de son autorité dans un rayon de 40 pieds.

Telle était la situation des châteaux-forts de Morialmé et de Gosselies ⁽¹⁾. Le château de Gosselies avec ses fossés et 40 pieds « plus avant », était tenu du duc de Brabant, au milieu du pays namurois, et à Morialmé, en pleine terre liégeoise, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, le donjon, avec 40 pieds à l'entour, relevait du comte de Namur.

A Moustier-sur-Sambre, il y avait une intéressante application de ce principe : le comte de Namur devait y faire exécuter les criminels que le maître de l'endroit devait livrer « quarante pieds fous (hors) de ce courtil de Moustier devens (dans) la franchise » ⁽²⁾.

Les fameuses « quarantaines le roi » édictées par Philippe-Auguste et saint Louis, s'inspirent aussi du nombre fatidique ⁽³⁾.

Le régime féodal, d'ailleurs, renferme une foule d'édicions qui reposent sur la même base particulière : c'est dans les 40 jours que les méfaits devaient toujours être amendés ⁽⁴⁾ et c'est aussi au bout de quarante jours que finissait le service féodal.

Le seigneur pouvait prendre à crédit pendant 40 jours les denrées de consommation dont il pouvait avoir besoin. Les femmes nouvellement accouchées étaient aussi soustraites à la question pendant 40 jours.

Dans les communes du moyen-âge, on avait aussi un délai de 40 jours pour faire valoir ses moyens d'opposition à l'admission des étrangers à la bourgeoisie, après que la demande eût été annoncée au perron ou à son de trompe.

Dans la vie sociale où actes sacramentaires des populations moyennageuses, mêmes constatations.

Un service religieux se célébrait, pour un mort, 40 jours après son décès.

Les morts étaient assignés à comparaître au jugement de Dieu, 40 jours après leur mort. C'était aussi ordinairement un laps de

⁽¹⁾ *Annales du Cercle archéologique de Mons*, t. XX, p. 539. — *Annales de la Société archéologique de Namur*, t. XII, p. 206.

⁽²⁾ V. BARBIER : *Le chapitre noble de Moustier-sur-Sambre*, Record des droits seigneuriaux de l'abbaye de Moustier et du comté de Namur audit Moustier, p. 114.

⁽³⁾ ANTOINE LOISEL : *Institutions coutumières*, p. 818.

⁽⁴⁾ PIOT : *Inventaire des Chartes des Comtes de Namur*, p. 223.

40 jours qui s'écoulait entre les fiançailles et le mariage. Le carême durait aussi 40 jours.

Les noces d'or se célébraient alors au bout de 40 ans, par un quarantain ⁽¹⁾.

Au XVII^e siècle, on avait institué les prières de 40 heures pour conjurer les grandes calamités publiques. On cite aussi la « quarantaine » ou prière contenant 40 vers et qu'on récite 40 fois de suite. A vrai dire, n'y a-t-il pas un certain rapprochement à faire entre ce genre de prières et la crainte de l'an 40 ?

Les observations météorologiques n'échappent pas à la contagion de l'exemple. A cette époque superstitieuse et ignorante, on s'ingénia à faire plier les lois à des idées préconçues.

Dans le Bigorre (France), on voit que, lorsque vient la Chandeleur, l'hiver s'allonge de 40 jours, s'il ne pleut ou ne neige ce jour-là ⁽²⁾.

Devons-nous rappeler la fameuse légende qui veut que nous en ayons pour 40 jours de pluie, si saint Barnabé oublie de faire la nique à saint Médard ?

Nous ne citons que pour mémoire les 40 siècles d'existence que Napoléon, dans sa fameuse proclamation, attribuait aux pyramides d'Egypte.

N'est-ce pas aussi une survivance vraiment curieuse qui a fait donner le nombre de 40 à une foule d'appellations qu'on retrouvera facilement dans les lexiques français ? Nous signalerons les principaux :

Des pois hâtifs sont des pois quarantains.

On disait anciennement quarante cents pour 4000 dans les fabriques du Centre et du Nord de la France.

Les fermiers généraux de l'ancien régime étaient au nombre de 40. On les appelait l'« opulente quarantaine ».

C'est ce même nombre de membres qu'a toujours compté l'Académie française.

L'oiseau polyglotte ou moqueur, qui imite le chant des autres oiseaux, s'appelle aussi « le quarante langues ».

Avec l'élargissement et l'épanouissement de la vie politique, économique et sociale, l'affaïssement graduel et prolongé des idées religieuses, cette obéissance quasi inconsciente à des lois

⁽¹⁾ Toutefois ce mot ancien ne se rencontre que dans un texte du XVII^e siècle. Cf. GODEFROID : *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, VI, p. 481.

⁽²⁾ SEBILLOT : *Revue des Traditions populaires*, t. III p. 13, et t. IV, p. 356.

immuables et même surannées, a disparu. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples : on remettra une affaire à huitaine ; on ne fera plus célébrer des messes de six semaines, si toutefois on pense encore à faire célébrer des obsèques religieuses ; dans le parlement, le nombre de nos honorables s'accroît avec la population ; un empoisonneur public sophistiquera sa marchandise aussi bien et mieux peut-être de 50 % que de 40 % ; nos Perrettes ne se contenteront pas toujours d'un modeste mouillage de 40 %, etc.

Notre énumération est loin d'être complète et la question ne nous semble pas épuisée ; nous n'avons d'ailleurs voulu qu'esquisser ou poser le problème. Peut-être ce point de folklore que nous ne faisons qu'indiquer ne passionnera-t-il personne, peut-être même s'en moquera-t-on. .. comme de l'an 40. Mais la réflexion ne fût-elle sollicitée qu'un instant, que nous nous déclarerions satisfait et ne croirions pas avoir perdu notre temps à un futile jeu de recherches.

LOUIS DARRAS.



LITTÉRATURE DE CHEZ NOUS

La Belle au Bois s'éveille

UN ACTE EN VERS

PERSONNAGES :

La Princesse	Premier Ecuyer
La Fille de Basse-Cour	Deuxième Ecuyer
La Fille de Cuisine	Troisième Ecuyer
	Le Valet d'écurie
	Le Jardinier
Le Ménestrel	Le Marmiton
Le Prince charmant	Le Majordome
Le Roy	Le Maître-Queux
Le Marquis	Des écuyers, des domestiques.
Le Comte	

Le théâtre représente une terrasse envahie par une folle végétation. A droite, le château auquel on accède par un large perron et par deux portes pratiquées dans l'épaisseur de la muraille.

SCÈNE PREMIÈRE

La scène est remplie de personnages groupés dans un pittoresque désordre. Du côté du château sont étendus, assis ou simplement adossés, les domestiques qui vont s'éveiller de leur sommeil séculaire. De l'autre côté, les hommes d'armes du Prince charmant les regardent avec une ironique curiosité.

UN VALET D'ÉCURIE (*s'étirant*).

Ouf ! ai-je dormi !

UNE FILLE DE BASSE-COUR (*de même, et bâillant*).

Ah !

UN MARMITON.

Quel sommeil !

LE MÉNESTREL.

Que de rêves !

(*Il se frotte les yeux*).

Volupté du réveil... Oh ! minute trop brève...

(*Les écuyers éclatent de rire*).

UN JARDINIER.

Hein !... Que font devant nous ces hommes étrangers ?

UN ECUYER.

Oh ! pardon, les amis ; on vous a dérangés ?

Nous avons cru — excusez-nous ! — la méridienne
Assez longue. Nous nous sommes trompés, pardienne !

Eh ! bien... recouchez-vous, et nous nous retirons !

(Nouveaux éclats de rire).

LE VALET D'ECURIE.

Ah ! ça...

UN SECOND ECUYER.

Les pauvres gens sont fatigués ; partons !

UN TROISIÈME.

Ils ont trop peu dormi.

LE PREMIER.

Ils souffrent d'insomnie.

LA FILLE DE BASSE-COUR.

Vont-ils bientôt finir leur sottie litanie ?

UN ECUYER.

Peste ! On se lève mal quand on dort si longtemps !

UN AUTRE.

J'aurais cru qu'au contraire un sommeil de cent ans
Devait....LE MÉNESTREL *(sautant de son banc).*

Vous avez dit ? . . Cent ans ?...

UNE FILLE DE CUISINE.

Qu'est-ce qu'il chante ?

LE JARDINIER.

Cent ans ?

LE MARMITON.

Cent ans ?

LE VALET D'ECURIE *(haussant les épaules).*

Vous ne voyez pas qu'ils plaisantent ?

(Nouveaux rires des écuyers).

UN ECUYER.

Nous plaisantons !

UN AUTRE.

La farce est bonne !

LE MÉNESTREL *(criant).*

Ecoutez tous !

(Aux écuyers).

On ne vous comprend pas, Messieurs, expliquez-vous.

Certes, il se passe ici des choses singulières ;

Vous venez de parler de sommeil séculaire...

Peut-être en vous moquant ? — Mais il me semble, moi,

Que tout ce qui m'entoure est bizarre, et l'émoi

Que je sens peu à peu s'emparer de mon être

Me fait prévoir déjà... ce que je veux connaître.

Parlez, je vous en prie !

LE PREMIER ECUYER.

Eh bien, décidément,

Je crois qu'il a raison, et je vois bien comment

Ils auront oublié l'aventure notoire

Qui endormit, cent ans...

LE VALET D'ECURIE.

Hein !

LE MARMITON *(lui mettant la main sur la bouche).*

Ecoutez l'histoire !

LA FILLE DE BASSE-COUR *(avec un grand cri).*

Je me souviens ! C'est la Princesse...

L'ECUYER *(achevant).*

Et son fuseau !

LE MARMITON.

Elle s'est donc piquée ?

LE JARDINIER.

Apparemment !

LE MÉNESTREL.

Ciseaux,

Et vous rouets, et vous fuseaux, et vous fileuses,

Eussiez-vous cru jamais, ô choses laborieuses,

Que vous seriez un jour capables de plonger

Tout un château dans un sommeil si prolongé !

LE VALET D'ECURIE (*aux écuyers*).

Mais nous ne savons pas encore qui vous êtes ?

LA FILLE DE BASSE-COUR (*de même*).

Et qui nous réveilla ?

L'ECUYER.

Belle, sois satisfaite !

Nous sommes les soldats de Monseigneur Charmant
Et nous venons de réveiller les Bois-Dormant.

LA FILLE DE BASSE-COUR.

C'est Monseigneur Charmant ?

LA FILLE DE CUISINE.

C'est Charmant ?

LE MARMITON.

C'est le prince

Charmant ?

L'ECUYER.

Oui, mes amis !

LE VALET D'ECURIE (*s'époussetant*).

Eh ! l'honneur n'est pas mince !

LE MÉNESTREL.

Un prince de légende au nom retentissant
Dont la célébrité va toujours grandissant
De siècle en siècle et d'une ville à l'autre ville !

L'ECUYER.

Oh ! vous parlez de nous de façon fort civile,
Nous vous remercions...

LE MÉNESTREL (*au Fardinier*).

Prend-il le compliment

En partage ? Le fat m'amuse joliment !

LE MARMITON (*au Méneestrel*).

Est-ce lui dont parlaient les histoires de fées ?

LE MÉNESTREL.

C'est lui. Tu t'en souviens ? Le soir, à la veillée,
Dans les vastes récits des aïeux chevrotant,
C'est lui, beau comme un Astre et généreux autant
Qui s'en va délivrer, au péril de sa vie,

La princesse enchantée et méchamment ravie,
C'est celui qui renaît sans cesse ; c'est celui
Sur la tête de qui la Bonne Etoile luit ;
Contre qui ne prévaut aucune Carabosse ;
C'est celui qui toujours dédaigna plaie et bosse ;
C'est celui qu'on attend partout comme un sauveur
Et qu'on n'attend jamais en vain !

UN ECUYER (*à un autre*).

Oh ! le phraseur !

SECOND ECUYER (*haussant les épaules*).

Poète !

PREMIER ECUYER.

Ce petit ménestrel d'un autre âge !

(*Des groupes se forment, où l'on discute avec animation*).

UN ECUYER (*dans un groupe*).

La brune grassouillette me plaît — et je gage
De lui prendre un baiser.

UN AUTRE.

Eh ! Eh !

UN AUTRE.

La blonde...

UN AUTRE.

Peuh !

LA FILLE DE BASSE-COUR (*dans un groupe*).

Le grand est bien bel homme !

LE MÉNESTREL (*au Marmiton*).

Et n'es-tu pas un peu

Troublé ?

LE MARMITON.

Non... Mais joyeux ! Surtout lorsque je pense
Que j'ai cent et treize ans... !

(*Il saute de joie*).

LE MAÎTRE-QUEUX (*apparaissant*).

Mon marmiton qui danse.

(*Il s'approche et le gifle*).

A ta broche, fripon !

LE MARMITON (*se frottant la joue*).

A mon âge... Giflé !

UN ECUYER.

Si nous allions nous rafraîchir ? J'ai reniflé
Par l'huis entrebâillée des odeurs délectables.

UN AUTRE (*acquiesçant*).

Le vin doit être vieux. Allons nous mettre à table.

(Ils traversent la scène pour sortir. En passant, un des écuyers saisit la fille de basse-cour par la taille et lui prend un baiser. Rires, petits cris, brouhaha. Les autres, suivant son exemple, lutinent les autres femmes et les emmènent avec eux. Les domestiques mâles commencent à se renfrogner. La scène se vide, il ne reste plus que

LE MÉNESTREL.

Et voici que déjà nous aura ressaisis
La vie inexorable. Amours, labeurs transis,
Chagrins, gaités et pleurs : nous rentrons dans le monde,
Pour retrouver, tantôt belles, tantôt immondes
Toutes choses...

(Il hausse les épaules et soupire).

Et moi, je m'en vais constater
Quel sort fit à mes vers Dame Postérité...

(Il se dirige vers le fond. Au moment où il va sortir, apparaissent sur le perron le Prince et la Princesse. Il s'arrête, les contemple un moment avec admiration, puis, s'inclinant et tirant son chapeau :)

Deus ex machina, je te salue !

(et sort).

SCÈNE II.

(Le Prince et la Princesse descendent le perron et s'avancent dans une muette et réciproque contemplation... On entend encore quelques bruits, des chants qui parviennent des coulisses, puis tout se tait. Le couple commence son duo d'amour à voix presque basse, et s'anime petit à petit).

LE PRINCE.

O Reine,

O reine de mon âme ravie et sereine...

LA PRINCESSE.

O mon Prince Charmant...

LE PRINCE.

Doux sourire ingénu...

LA PRINCESSE.

Comme vous êtes grand et beau d'être venu !
— Je vous ai vu souvent... Vous passiez dans mes rêves
Tel que je vous vois à présent. Brave, sans trêve
Vous combattiez pour les faibles, pour les enfants,
Pour tous les endeuillés, pour tous les innocents,
Je vous ai vu marcher, à travers des poèmes,
Immense d'amour et de bonté... !

LE PRINCE.

Je vous aime...

Depuis que, tout petit, couché dans mon berceau,
Je comprenais un peu, par bribes et morceaux
Des chansons, des récits que ma vieille nourrice
Me répétait alors pour bercer mes caprices.
Et je vous devinais adorable, déjà.
Plus tard, rêvant des femmes que l'on protégea,
J'aspirais à venir par les lointaines routes,
Appelant les dangers, défiant la Déroute.

LA PRINCESSE.

Je vous voyais lutter, et j'avais peur !

LE PRINCE.

Pourquoi ?

Je vous avais pour protectrice, et, l'œil narquois,
Je pouvais regarder les haines, les colères,
Et les rages impuissantes et grimacières.
Je bataillais joyeux, ayant pour compagnons
L'amour ardent et juvénile et votre nom.
Je disais votre nom à chaque coup d'épée,
Je le chantais en me déchirant aux cépées ;
Et, dans l'infini bleu du ciel épanoui,
Je le lançais comme un message réjoui,
Pour annoncer à tout ce qui vit et qui vole,
A tout ce qui s'en va sur les ailes d'Eole,
Aux oiseaux, aux parfums, aux étoiles là-haut,
A tout ce qui s'émeut en ce vibrant chaos,
Aux êtres inconnus, aux choses innommées,
Que bientôt je pourrais sauver ma bien-aimée !

LA PRINCESSE.

Et les oiseaux et les parfums et votre chant
Venaient dans mon sommeil dire que par les champs
Et les bois et les monts vous pressiez votre course ;
Et de mon cœur coulait ainsi que d'une source
Un flot de gratitude intarissable...

LE PRINCE.

Enfin !

Je vous contemple ! Je peux assouvir ma faim
De tout le merveilleux inconnu dans la Fable.

LA PRINCESSE.

Oh ! comme il fait bon vivre ! Douceur ineffable
De sentir que l'on vit, de respirer, de voir
Dans la main d'un ami sa main, de se mouvoir...

LE PRINCE.

Le jeune printemps rit ; là bas les oiseaux chantent
Et l'on peut oublier les rancunes méchantes.

LA PRINCESSE.

Tout éblouie encor, j'ai des ronds dans les yeux,
Des ronds étincelants, humides, lumineux :
J'aurai trop regardé le ciel en quittant l'ombre.

LE PRINCE.

Près de votre clarté, toute lumière est sombre !

(Le Ménestrel entre précipitamment).

SCÈNE III.

LE MÉNESTREL.

Madame.. Monseigneur... Pardon ! — Dans le chemin
Que vous avez, en arrivant, frayé de votre main,
J'entends des pas de cavaliers. — J'ai cru bien faire
En vous avertissant.

LE PRINCE.

Merci... Je ne suis guère
Au courant des aîtres... Voulez-vous prévenir
Le majordome ?

LE MÉNESTREL.

Monseigneur, pour vous servir...

(Il sort).

SCÈNE IV.

LA PRINCESSE.

Oh ! déjà des intrus !

LE PRINCE.

Les premières visites...

LA PRINCESSE.

On était si bien, seuls !

LE PRINCE.

Eh bien ! on les évite...

Voulez-vous, dans le parc aux hautes frontaisons,
Sous les branches, loin des compliments hors saison
Vous réfugier ?

LA PRINCESSE.

Oui — Les feuilles frissonnantes
Ont un parfum de vie active qui m'enchantent...

LE PRINCE.

Sauvons-nous.

(Ils sortent en courant).

(On entend les pas de deux chevaux qui approchent. Sur le perron, apparaissent le majordome et le ménestrel ; ils descendent rapidement ; le majordome se dirige vers une porte basse, qu'il ouvre).

LE MAJORDOME *(à la cantonnade).*

Holà ! Hé !

(Deux valets d'écurie apparaissent).

LE MÉNESTREL.

Suivez-moi... Par ici...

(Ils sortent tous).

SCÈNE V.

(Dans la coulisse, on entend des paroles confuses, puis deux hommes sautant à bas de leurs montures. Entrent le Majordome et le Ménestrel accompagnant le Comte et le Marquis).

VOIX DANS LA COULISSE.

Attention... Voilà... Vous y êtes ?... Merci !

LE COMTE *(entrant).*

Donc c'est déjà fini ? Le château...

LE MARQUIS.

La princesse...

LE COMTE.

Le Roy...

LE MARQUIS.

La Cour...

LE COMTE.

Tout vit ?

LE MÉNESTREL.

Tout vit, de la maîtresse

A l'humble chambrière, et du valet au Roy.

LE MARQUIS.

O mes oreilles ! A peine je vous en crois !

LE COMTE.

Je suis le comte Jean XVII du Val d'Amblance,
Petit-fils de Pierre...

LE MAJORDOME.

Ah !

LE MÉNESTREL.

D'après la ressemblance,

Seigneur, je m'en doutais. C'est vraiment le portrait,
Pensais-je, de l'ancien ministre — trait pour trait.

LE COMTE.

Et voici mon ami, le marquis de Bellestre...

(Au Majordome).

Pensez-vous que le Roy nous reçoive ?

LE MAJORDOME.

Peut-être,

Messire. Je m'en vais trouver Sa Majesté.

(Il sort).

SCÈNE VI

LE MARQUIS *(au Comte).*

Nous ne nous sommes pas encore assez hâtés...

LE COMTE *(après un geste de regret, au Ménestrel).*J'avais trouvé dans les papiers de ma famille,
Parmi les mille riens dont ces papiers fourmillent,

Une lettre-missive, où mon aïeul narrait
L'histoire du Château-Dormant. Quel intérêt
J'y pris, certainement vous devez le comprendre.
Je lus avidement. C'étaient comme des cendres
Où le feu resterait endormi, non éteint.
Et je le ranimais, et je voyais soudain
Remonter du passé des choses oubliées.
Cette lettre, aussitôt, par mes soins, publiée,
Il m'arriva de tous côtés des questions,
Des cris admiratifs, des exclamations.
Il partit des seigneurs, des bourgeois, par centaines.
Pour chacun d'eux la réussite était certaine...
Et tous sont revenus, piteux et déconfits.
Car je n'avais pas dit encor l'instant précis
Marqué par le Destin pour votre délivrance.
— Comme eux plein de valeur, comme eux plein de jactance,
Ce jeune homme voulait, comme eux, s'aventurer.
Mais je l'ai fait attendre, et je lui ai montré
Quel jour nous partirons, sans crainte de malchance.
Enfin ce jour a lui... On s'émeut, et l'on pense,
En mettant, avant l'aube, un pied dans l'étrier,
A ce monde inconnu que l'on va réveiller...
Nous galopions, le cœur battant et ventre à terre,
Quand dans le bois impénétrable où le mystère
Devait être enfoui, nous trouvons un chemin !

LE MARQUIS.

Nous étions dépassés ! Nos efforts restaient vains.

LE COMTE *(au marquis).*

Allons, consolez-vous : il reste des princesses.

LE MARQUIS.

Oh ! vous raillez encor...

LE COMTE.

Mais non !

(Le Majordome est entré depuis un moment. Il s'approche du Comte, et, respectueusement :)

LE MAJORDOME.

Monseigneur...

LE COMTE *(se retournant).*

Qu'est-ce ?

LE MAJORDOME.

Le Roy, Monseigneur, vous attend.

LE COMTE.

Bien ; je vous suis.

Venez-vous, Marquis ?

LE MARQUIS.

Non, je vous attends ici.

LE COMTE.

Oui... Afin de parler de jeunes femmes blondes
Avec monsieur, sans qu'un vieux bougon vous réponde
En se raillant... ah ! ah !

(Il sort avec le Majordome).

SCÈNE VII.

LE MARQUIS.

Il plaisante, et pourtant
Je suis certain qu'il est ému en plaisantant.

LE MÉNESTREL.

Et qui pourrait, dans cette atmosphère troublée
Conserver son sang-froid ?

LE MARQUIS.

C'est vrai.

LE MÉNESTREL.

Ville peuplée
De morts, et brusquement, arrachée au tombeau,
Cité surnaturelle, impavide château,
Forêt, vous exhalez une senteur étrange.
C'est l'odeur de très vieux tiroirs que l'on déränge,
C'est l'odeur du passé, des souvenirs défunts,
Ce parfum capiteux, ce pénétrant parfum.

LE MARQUIS.

Le parfum du passé est chose assez commune ;
On le trouve dans les ruines, sous la lune.
Mais vous voilà vivants, protégés par le sort,
Qui ranimez un siècle enfoui dans la mort.
Vous avez contemplé des choses disparues.
Il me semble vous voir, côtoyant dans les rues

Ces ancêtres lointains que, tous, nous vénérons ;
Vous fûtes les témoins des grandes actions
Que ton recul, à Temps cruel, mue en Légendes ;
Et, soit qu'on vous louange ou qu'on vous vilipende,
Vous êtes ces gens-là dont les us, épiés,
Sont retracés par nos savants dans leurs papiers.

LE MÉNESTREL.

Et vous êtes ceux-là qui peuplaient tous nos rêves ;
Les fils de l'avenir, dont le souci, sans trêve,
A hanté nos cerveaux, les voilà. Les voilà,
Tous ceux que le poète, en ses vers, dévoila.
Ce n'est plus vainement, dans une rêverie
Que je les vois ! C'est en chair, en os, c'est en vie.

LE MARQUIS.

Vous rêviez donc à nous ?

LE MÉNESTREL.

Mon dieu, oui ; tout autant.

Que vous rêvez, je pense, à vos petits-enfants !

LE MARQUIS.

Que nous...? Mais nous n'y rêvons pas, ne vous déplaie !
Peut-on donner son temps à de telles fadaïses ?

LE MÉNESTREL.

Des fadaïses !

LE MARQUIS.

Voyons, à quoi peut-il servir,
Lorqu'on a pour rêver ses propres souvenirs,
De spéculer ainsi sur des choses futures ?
Car vous ne savez rien, car rien, dans la nature
Ne peut faire prévoir l'avenir, quel qu'il soit !

LE MÉNESTREL.

Ne peut-on se forger un avenir à soi ?
Ne peut-on se lancer dans l'infini des songes,
Toujours plus haut, plus loin, autant que se prolonge
L'imagination, perspective qui fuit
Dans l'au-delà du rêve immarcessible ?

LE MARQUIS.

Et puis ?

Lorsque vous reviendrez de ce lointain voyage,